

Jacques Jouet

Hôtel de la Possession

J'entre dans un roman pour trouver quelques heures d'occupation. Cela ne va pas sans un peu d'appréhension : vais-je me sentir un peu chez moi ? et quoique je souhaite surtout que cela n'y ressemble pas. Je veux y être libre et tout à la fois possédé.

Entrez dans un hôtel pour demander une chambre, souvent l'hôtelier commence par vous craindre. Avouez que, vous-même, vous le craignez un peu. De son côté, il veut savoir ce qui vous pousse à lui acheter pour un temps la jouissance de ce carré d'intimité. De votre côté, il est la personne que vous ne connaissez pas, mais qui aura par devers lui un double de la clef de votre chambre. Vous voudriez y être libre et tout à la fois protégé.

Il n'y a rien que l'hôtelier craigne comme le projet de suicide éventuel du client qui arrive. C'est pour cela que le premier scrute aussi intensément le second. Ayant demandé, l'année dernière à la réception du

Hôtel de la Possession

Grand Hôtel et des Palmes de Palerme, qu'on veuille bien me donner la chambre où mourut Raymond Roussel, je m'entendis répondre d'un ton glacial que l'hôtel avait été entièrement refait et que cette chambre n'existait plus.

On va à l'hôtel pour disparaître si l'on peut, on va à l'hôtel par défiance de son propre lit. L'étranger de l'hôtel est toujours un intrus. Sale métier que celui de devoir l'accueillir contre espèces sonnantes, alors qu'être sur les routes par un temps pareil est d'avance suspect.

Suspect aussi de lire un roman, un conte bleu comme la nuit est bleue à deux certaines heures, son début et sa fin.

C'est sur cet enjeu de gravité que s'ouvre le roman de Philippe Raymond-Thimonga, Ressemblances, que le lecteur a terminé au moment de lire cette postface, s'il lit bien, toutefois, la postface après.

Enjeu de gravité, dans un décor périurbain tel qu'on le rêve dans les mauvais rêves, parce que tout peut y arriver de pire, ou alors rien. Ressemblances se passe pour beaucoup dans un hôtel banal, dans une banlieue banale. Et pourtant tout y a cette étrangeté à laquelle on s'attache avec une affection de lecteur saisi, qui ne s'extraira pas de ce territoire avant l'heure annoncée par l'épuisement des lettres et des feuillets. Le décor de cette ville incertaine est préoccupant, mais il n'est pas repoussant, pour la

raison qu'il est peuplé de personnes qui ne sont pas interchangeables, quoi qu'on dise un peu vite.

Arrive, donc, un visiteur à l'Hôtel de Mai, un visiteur séduisant et suspect, suffisamment séduisant pour intéresser le petit monde de l'hôtel, suffisamment suspect pour retenir l'attention d'un policier. Sa visite est bientôt tenue pour scandaleuse et mal venue, « une lamentable incongruité ».

Si le visiteur est quelque chose comme Dieu dans l'un de ses avatars, ou alors un imposteur ressemblant, le choix de la lecture en est laissé libre. Le visiteur est toujours inquiétant, quel qu'il soit. Et celui qui s'inquiète dit justement que peu importe qui visite, que même si ce n'est là qu'un usurpateur de l'image divine et de la sainte face, il n'y a pas de quoi s'en rassurer pour autant, car le risque est le même.

Depuis beaucoup plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui vont au-devant des hommes, toujours cette arrivée de l'autre me rappelle comme une douche froide la cassure de l'unité, tout en m'attirant comme un soleil tiède, qui s'appelle, par exemple, le désir.

Dans cette situation, puisque je vois toujours le bon côté des choses, je songe à chaque fois que j'ai la chance d'être homme. Je songe aussi, presque certain d'être en amical désaccord avec le romancier que j'admire ici, que la question relevée au cours du roman « à quoi ressemblerait une humanité dépourvue de projet spirituel ? » est bien une question

perfide et satanique, puisqu'il n'y a, selon moi, pas de risque, malgré, encore une fois, certaines apparences...

Le plus mal loti, dans cette humanitude, c'est Dieu, évidemment, cet éléphant conceptuel qui aurait conçu-crée le magasin de porcelaine qu'est le monde et qui se serait condamné, au cours de sa période évangélique, à pénétrer, éléphant, dans ledit magasin de porcelaine, comme Dédale fut livré aux circonvolutions de son propre labyrinthe, ou comme on voudrait parfois condamner l'architecte du Val Fourré à vivre au Val Fourré.

On aura goûté qu'Aurelio Esteban de la Puerta, personnage du plus discret comique et qui représente dans le livre la hiérarchie ecclésiastique, n'a guère envie de se laisser entraîner sur ces terres incertaines.

Ce dont on ne peut parler, on ne se résout pas à s'en taire. C'est que, peut-être, on peut parler de Dieu, puisque Dieu (j'écrirais, quant à moi plus volontiers dieux, avec la minuscule et le pluriel) ne crache pas sur les incarnations. Dieux est souvent personnage des histoires humaines. Les histoires humaines sont souvent des hypothèses de dieux plus ou moins bienveillantes. Et il y a du bonheur à lire des histoires de dieux, qui ne corrodent le concept du divin que si l'on croit d'abord à sa possible corrosion.

Pour avoir lu les livres précédents de Philippe Raymond-Thimonga, je dirais (sans risque, évidemment) que celui-ci, Ressemblances, était

attendu, bien qu'il ne ressemble pas aux précédents en cela que le « fantastique » dont on parlait volontiers s'est ici, me semble-t-il, approfondi par l'épure. Pourtant, l'Emmanuel d'Abel des Landes était déjà, d'un point de vue onomastique, « celui qui arrive » et L'Éternité, de temps en temps marquait déjà, par cette contradiction dans les termes, le face à face nécessaire du quelque chose et du rien, l'un ne pouvant être que contre l'autre, c'est-à-dire tout contre.

Si dieux en Christ est homme entier et divinité intégrale, c'est-à-dire éternel de temps à autre, comment n'aurait-il pas la curiosité de sa mort ? Sa mort. Avec le possessif, justement. Le prénom de la mort est un possessif. Ma, ta, sa mort... L'être a sa mort, comme dans le vers splendide de Baudelaire songeant au pauvre Blaise de Port-Royal-des-Champs :

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.

L'être ne va pas sans son jumeau diabolique, mais il ne va pas, surtout, sans son in-être, celui qui le fera inerte et disparu. Philippe Raymond-Thimonga a lui-même glissé, en 1996, dans le premier numéro de la revue Nu(e), une Lettre à un ami qui descendit dans ma tombe.

Car il aura bien fallu remarquer, dans ce roman si limpide, si clair dans la pénombre et si tendu, que c'est elle, madame La Fin, la première par ordre d'entrée en scène, la première qui parle et accom-

Hôtel de la Possession

pagne le visiteur comme si c'était son ange-perdeur, ange de perdition, à l'affût tout au long du livre, armé d'une formule annonciatrice.

« Dans la pénombre, je me réserve... »

Dieux a sa mort personnelle, comme le moindre mortel. C'est un signe de solidarité extrêmement sympathique. On peut croire qu'on est un peu dans le même bateau. Même attirance pour l'hôtel borgne, celui de Mai, le mois où tu fais ce qu'il te plaît.

Il y a une statistique qui n'a peut-être pas été dressée, à propos du suicide, et que j'aimerais connaître : quelle est la proportion des suicidés qui font ça chez eux, et celle de ceux qui vont sombrer dans un lieu qui ne ressemble pas, mais pas du tout, à celui de ce qu'ils croient être leur impasse, celui de leur dépossession ?